

1916-1918

## Giuseppe Parietti, un Italien établi à Porrentruy, soldat et prisonnier en Galicie

Col Hervé de Weck

«Analyser, c'est d'une certaine façon un processus de traduction: il faut convertir le brouhaha de l'information dispersée en une *symphonie* pleine de sens, un renseignement<sup>1</sup>.»

En 1915, Ambrosio Parietti, Italien arrivé à Porrentruy dans les années 1890, se trouve à la tête d'une entreprise de génie civil qui connaît le succès. Il a trois fils. Le 23 mai, l'Italie déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie. Ses deux aînés, Ernesto et Giuseppe – devenu Joseph lors de sa naturalisation en 1929 – répondent à l'appel de leur pays. Ils ont gardé de forts liens avec la famille à Bosco. On ignore tout de la vie militaire d'Ernesto; Giuseppe, qui fait son instruction militaire dans la plaine du Pô, est incorporé dans un régiment d'infanterie. Sa vie de soldat, il la raconte à ses proches dans treize *cartoline postale italiane, corrispondenza della Regio Esercito*, dont la première est datée du 14 mai 1916<sup>2</sup>.

### Un jour de combat!

Giuseppe s'est engagé pour ne pas être «méprisé par les honnêtes gens». Il fait une première année de service, sans aller au front. Dans le patelin où stationne son unité, quelque part dans la région alpine du nord-est de l'Italie, on oublie presque que le pays se trouve en guerre, malgré un ordre du jour très militaire: diane à 4 heures 30, service intérieur, puis instruction et drill, deux heures de pause à midi, instruction plutôt théorique l'après-midi, retraite à 20 heures.

En mai 1916, le régiment de Giuseppe part en camion pour le front du Trentin, où une offensive autrichienne a commencé. Avec son unité, il arrive à Thiene, dans la province de Vicence en Vénétie. Les Italiens refluent. Le désordre touche d'emblée les formations du régiment de Giuseppe qui montent en ligne, elles se mélangent et prennent la fuite. Leurs officiers parviennent à les réorganiser et à les ramener en première ligne, sur la crête d'une colline, pour couvrir la retraite qui implique sans doute beaucoup plus qu'une division. Les hommes aménagent des tranchées que d'autres ont ébauchées. Lorsque les Autrichiens chargent, fortement appuyés par de l'artillerie et des mitrailleuses — les Italiens ne semblent pas bénéficier de tels moyens, les officiers italiens ne savent pas trop quoi faire. «Notre lieutenant alla demander des ordres au capitaine qui ne répondit pas, pour la bonne raison qu'il nous avait déjà quittés. Alors commença la débandade, chacun pensa à soi. Les officiers furent les premiers à se replier (...).» Une vingtaine d'hommes restent en position, qui ne tardent pas à être faits prisonniers.

---

<sup>1</sup> Vuitel, Alain: «Les défis du renseignement militaire», *Revue militaire suisse*, juillet-août 2016.

<sup>2</sup> Parietti, Joseph: *Soldat de l'armée italienne prisonnier de la Grande Autriche*. Traduction et adaptation par Caroline Parietti. Cercle d'études historiques de la Société jurassienne d'émulation, *Lettre* N° 47, mai 2017.

Pour Giuseppe, le 22 mai 1916 est le «premier et unique jour de guerre. Puis-je dire que j'ai combattu, alors que je n'ai pas tiré un coup de fusil?», écrit-il à ses parents du camp de Mauthausen, en juillet. Il voit l'armée, son instruction, ses lieux de stationnements, ses engagements avec les yeux d'un simple soldat pour qui la compagnie et son secteur d'activité constituent la famille et la sphère d'intérêt. Si Fabrice Del Dongo, dans *La Chartreuse de Parme* de Stendhal, ne comprend rien à ce qui se passe durant la bataille de Waterloo, Giuseppe ne ressent pas cette impression angoissante, car il ne prend en compte que ce qu'il voit, ce qui se passe à la portée de son fusil. Il apporte cependant des éléments intéressants concernant, en particulier, les lacunes en armement de son régiment, les graves manquements, l'incapacité des officiers qui le commandaient, des faits qui expliquent les graves défaites de l'armée italienne.

### **Prisonnier de guerre en Autriche et en Galicie**

Trois éléments ressortent des *Impressions d'un prisonnier de guerre de la Grande Autriche*, un carnet qui couvre l'année 1917: la faim, le travail dans des conditions climatiques souvent très difficiles, l'attitude des militaires austro-hongrois en service dans les camps de prisonniers.

Les Italiens reçoivent une nourriture souvent innommable et très insuffisante. Giuseppe et ses camarades italiens se montrent débrouillards, ils glanent pommes de terre et légumes oubliés par les paysans, quand ils ne procèdent pas nuitamment à des «récoltes clandestines» dans les champs des environs, complétées par les paquets de la Croix-Rouge que leurs gardiens ne confisquent pas au passage. L'intendance autrichienne ne les traite pas plus mal que ses soldats qui souffrent, eux aussi, de la faim. Cela met en lumière une pénurie généralisée dans les Empires centraux, due au blocus maritime franco-anglo-russe. Giuseppe évoque des soldats allemands qui viennent mendier de la nourriture auprès des prisonniers italiens qui, bons princes, leur donnent un peu de leurs réserves alimentaires contre des cigarettes! Il y a une certaine solidarité, mais pas de haine... Jean-Jacques Langendorg rapporte qu'un Français arrive un beau jour au *Kriegsarchiv* de Vienne pour remercier les Autrichiens, au nom de son père décédé, de l'avoir si bien traité dans le *Stalag* de Gneixendorf, en Basse-Autriche<sup>3</sup>.

Les prisonniers, parfois à proximité du front, construisent des ponts et des routes, effectuent des coupes de bois, exploitent une carrière et un four à chaux. Giuseppe ne se plaint pas trop de ce travail non rétribué, mais souligne la dureté, l'inhumanité de certains gardiens, surtout la punition propre à l'armée austro-hongroise: le supplice du poteau. Ce châtimeur, indigne au XX<sup>e</sup> siècle, qui remonte à la nuit des temps, l'empereur Charles finit par l'interdire. S'il arrive que les prisonniers le subissent, il en va de même pour les soldats autrichiens!

---

<sup>3</sup> *Le Consulat de la mer*. Gollion, Infolio, 2017, p. 298.

Les rapports des prisonniers avec les familles paysannes de Galicie, souvent à la limite de la pauvreté, dans lesquelles ils servent de domestiques, peuvent être chaleureux, malgré les différences de langues et de culture.

Les informations fournies par Giuseppe Parietti – il n'est pas pacifiste mais il aspire à la paix – doivent être analysées et recoupées avec d'autres sources. On constate alors que les prisonniers italiens connaissent de dures conditions mais qu'ils ne sont pas maltraités par leurs gardiens, même au camp de Mauthausen... S'il exprime de la haine, c'est contre des militaires austro-hongrois sadiques ou imprévisibles comme il y en a dans toutes les armées.

En décembre 1917, il se trouve toujours en Galicie. On ne sait pas vraiment ce qui s'est passé pour Joseph qui racontera plus tard avoir réussi à s'échapper et à rejoindre sa famille à Porrentruy. «Mon grand-père [*Ernest*], écrit Caroline Parietti, se souvient de quelques visites d'une certaine dame Elsässer avant le décès de son père, la femme d'un commandant de camp autrichien qui vivait à Porrentruy dans la *maison mystérieuse*, petit château de la route de Belfort, et aurait pu être mêlée à une possible évasion, ou en tous les cas à un retour de captivité. C'est vraisemblablement grâce à elle que certains (...) courriers parvinrent également à Porrentruy.»

Ernesto finit, lui aussi, par revenir à Porrentruy. Les deux frères ont eu de la chance: ils sont vivants et n'ont subi aucune blessure. Leur père décède le 9 novembre 1918; avec leur frère cadet Luigi, ils font de l'entreprise familiale de génie civil une société en nom collectif, Parietti Frères, devenue par la suite Parietti & Gindrat SA.

Dans son «Préambule», Caroline Parietti, qui a traduit et édité la correspondance et les carnets de son arrière-grand-père, précise qu'«un jour, Joseph a décidé qu'il raconterait son périple, la terrible expérience de la guerre. C'était la Grande Guerre, c'était une expérience parmi d'autres, la sienne, peut-être pas la plus effroyable (...). Ses mots, minutieusement rédigés soit sur des cartes en pattes de mouche, soit dans une élégante calligraphie posée sur un carnet, sont restés longtemps dans l'intimité de la famille.» Pour lui, le bilan apparaît simple: une année d'instruction et de préparation militaire, un jour de combat, deux années et demie de captivité.

H.W.